

Raven Nox

Eldoras

*

Fracture

Roman

Extrait gratuit

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette œuvre ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation préalable écrite de l'auteur, à l'exception de brèves citations utilisées dans le cadre de critiques ou d'analyses.

Chapitre 5

Ce monde n'est plus le nôtre

Le salon était devenu un sanctuaire silencieux. Les corps reposaient sur des matelas éparpillés, paupières closes, plongés dans un sommeil trop profond. Couvertures et draps formaient un damier immobile.

Pas un soupir.

Del, recroquevillée sur le canapé, observait Danny qui peinait à respirer, une main sur son flanc. Lenny et Lou restaient raides, les enfants serrés contre eux. La télé diffusait un écran gris strié de parasites. Aucune chaîne. Aucun son. Internet s'était figé à 12h42 ; sur twitter, sur les réseaux. Plus de publication. Plus d'alertes. Les appels sonnaient dans le vide.

Puis ils avaient arrêté d'essayer.

Le temps s'était étiré dans une lumière dorée qui refusait de décliner. Personne ne parlait. Les enfants dormaient ou pleuraient en silence. Lenny fixait Naëlle. Del sentait son cœur battre trop fort dans un monde suspendu.

Puis un grondement. Lointain. Sourd.

Tous se figèrent. Lenny se leva d'un bond. Danny tenta de suivre mais la douleur le plia. Lou le retint et partit derrière Lenny. Killian et Nino les suivirent en silence.

Dehors, l'air vibrait d'une tension nouvelle. Le ciel avait disparu derrière les cimes gigantesques. Ils scrutaient l'horizon, cherchant un signe.

— *Tu penses que c'est encore le sanglier géant ?* Demanda Lou, la voix basse, sans oser prononcer le mot trop fort.

— *J'espère pas...* Souffla Lenny, les yeux rivés à l'horizon bouché.

— *Ça ressemblait à du tonnerre...* Dit doucement Nino, les mains sur les hanches, comme un vieil homme miniature.

Ils restèrent là, quelques secondes, suspendus.

Puis un second bruit éclata. Plus fort. Plus proche.

Une détonation brève mais puissante, comme un coup de foudre tombé à quelques kilomètres. Le sol vibra sous leurs pieds, presque imperceptiblement, mais assez pour que leurs regards s'accrochent les uns aux autres. Ce n'était pas une illusion.

— *Si c'est un orage... faut rester à l'intérieur.* Dit Lenny en reculant déjà d'un pas.

Ils rentrèrent sans un mot, portés par une tension sourde. Quand ils refermèrent la porte, Del le vit : Toren, recroquevillé sous la table basse, oreilles plaquées, souffle saccadé. Il ne bougeait presque pas, un couinement étouffé lui échappant, le même que lors des orages. Del s'agenouilla et tendit la main. Le chien resta immobile, mais ses yeux la suppliaient.

— *Je pense qu'un orage arrive sur nous.* Souffla-t-elle.

— *Vous pensez qu'il sera dangereux ?* Demanda Lou.

— *Pourquoi il le serait ?* Répliqua Danny, le visage tendu, les traits tirés par la douleur.

Lou hésita. Puis, parla d'une voix plus douce, plus tremblante qu'elle ne l'aurait voulu.

— *Je sais pas... mais dehors, tout a changé. Même les orages, pourrait être... différent. Déjà qu'avant, y en avait des violents. Alors maintenant...*

Le silence retomba aussitôt, glacé. Personne ne répondit, mais l'idée s'était installée.

— *On fait quoi si c'est le cas ?* Demanda Del, les doigts toujours posés sur le poil chaud de Toren.

Lenny inspira profondément. Il jeta un coup d'œil vers la cuisine, puis vers le couloir menant au sous-sol.

— *On devrait peut-être descendre. Au cas où. Juste pour être prêts.*

Un silence s'installa, résigné. Sans se parler, ils s'y mirent. Matelas, couvertures, corps inertes descendus un à un avec une précaution tremblante. Ils ne savaient pas s'ils « vivaient » encore, mais ils ne pouvaient pas les laisser là-haut. Les enfants suivirent, hagards. Lou rapporta de l'eau, quelques conserves. Lenny soutint Danny dans l'escalier, chaque marche le pliait davantage.

Del sortit chercher la valise restée dans la voiture. Elle la tira du coffre, presque soulagée d'avoir prévu quelque chose. Puis elle releva la tête.

La valise glissa de ses mains.

À la lisière, un mur de nuages avançait. Pas un orage. Une masse vivante, gonflée de teintes violettes et vertes, zébrée d'éclairs rouges, pulsant comme un cœur malade. À chaque pulsation, un grondement montait, plus cri que tonnerre. Le ciel s'effaçait. Et la pluie tombait. Dense. Scintillante. Chaque goutte brillait d'une lueur métallique. La forêt disparaissait déjà derrière ce rideau lumineux.

Del recula, le cœur cognant. Lou avait raison. Ce n'était pas un simple orage. C'était autre chose. Et ça arrivait droit sur eux. Elle attrapa la valise et courut vers la maison. Porte claquée, marches du sous-sol dévalées, la valise cognant derrière elle.

En bas, la lumière des bougies tremblait, mêlant odeur de cire et humidité. Les enfants, serrés en cercle, restaient silencieux. Alix et Théo fouillaient l'armoire à outils pour trouver des lampes. Lenny et Lou allumaient encore des flammes, comme pour repousser l'inconnu. Danny, adossé au mur, respirait difficilement. Adam et Victor somnolaient dans le lit parapluie à côté.

Del posa la valise près de Danny, l'ouvrit sans un mot, sortit la trousse de soins et releva les yeux vers lui.

— *Soulève ton haut. On va changer le pansement et voir si c'est infecté.*

Danny hocha la tête et souleva son t-shirt. À la lueur des bougies, Del se figea. La plaie barrait son flanc sur près de vingt centimètres. Le pansement était noirci, imbibé de sang et de pus. Les points avaient lâché, la chair s'écartait, gonflée, violacée. Une odeur âpre montait : l'infection s'installait.

Del se redressa, mâchoire serrée, et fouilla dans la valise sans un mot.

— *Lenny... Lou... Je l'ai vu, l'orage. De mes propres yeux. Et j'avais jamais vu un truc pareil. Quand il va passer au-dessus de nous, je sais pas ce qui va se passer... mais c'est pas une tempête normale. C'est pas un simple orage d'été.*

Lenny lui lança un regard bref, grave, puis donna sa boîte d'allumettes à Kamila. Il se détourna, marcha lentement vers l'escalier.

— *Je vais aller voir.* Dit-il simplement.

Del hocha la tête et sortit compresses, désinfectant, bande propre. Son regard ne quittait pas la plaie. L'infection n'attendrait pas. Lou s'installa devant Danny, fil et aiguille en main. Malgré

la peur, ses gestes restaient précis. Elle reprit les points qui avaient lâchés. Danny encaissait, les yeux mi-clos. Del trouva les antibiotiques et un antidouleur qu'il avala sans discuter.

Quand Lenny redescendit, la pièce semblait presque calme. Danny se reposait, les enfants dormaient, blottis sous les couvertures. Mais Lenny était livide. En croisant le regard de Del, elle comprit : la tempête était là.

Ils vérifièrent une dernière fois les souffles des « endormis », puis s'assirent ensemble dans la pénombre du sous-sol.

Et ils attendirent.

La première alerte fut une vibration sourde, rampante sous leurs pieds, suivie d'un bourdonnement irrégulier, puis d'un craquement sec dans les poutres. Et soudain, le vent. Ils ne le virent pas, mais il hurlait. Un cri venu de partout, frappant les murs, secouant les fondations, s'infiltrant dans chaque jointure. La maison vibra comme un navire pris dans une mer démente.

Une bourrasque plus violente fit éclater une vitre à l'étage. Des objets chutèrent, un placard bascula, des débris claquèrent au sol. Le sifflement devint aigu, insoutenable, presque humain. Un choc massif heurta la façade. Puis un autre. Et une pluie d'impacts s'abattit, certains si puissants qu'ils firent trembler le béton.

Un hurlement monta dehors, déformé par le vent, inhumain mais vivant. *"Un monstre?"*. Puis, brutalement, le silence. Trop net. Trop court. La déflagration suivante fit vibrer les murs, gronda jusque dans leurs os. La terre sembla gémir sous le sous-sol. La pluie frappait maintenant en rafales, glissant contre les parois avec un bruit étrange, presque organique. Des vibrations parcouraient le sol, les murs, comme une fréquence inconnue cherchant à s'infiltrer.

Del serrait Zoé contre elle, Toren tremblant entre ses jambes. Son cœur battait trop vite. Lou berçait Gaël, les yeux ouverts dans l'ombre. Lenny tenait Ayden et Lison, les poings serrés, immobile. Danny dormait, inconscient de l'enfer au-dessus.

Un à un, les enfants se réveillaient en larmes. Lou murmurait, Del chantait à voix basse, Théo tremblait, Nino comptait les secondes pour ne pas paniquer. Tous s'accrochaient à quelque chose.

Et dehors, le monde hurlait comme s'il se brisait.

La nuit s'étira, lente et suffocante, rythmée par la peur que le toit cède ou que le sol s'ouvre sous eux. Le sous-sol tint, mais au-dessus, le monde semblait vouloir se déchirer. Serrés dans ce ventre de béton, ils n'avaient plus qu'un instinct : tenir.

La tempête se retira lentement, comme une bête épuisée qui recule sans vraiment partir. Le silence qui suivit n'avait rien de rassurant. Certains fermèrent les yeux, trop vidés pour pleurer encore. Lenny resta éveillé. Le téléphone dans sa main. Plus de signal. Même l'horloge numérique au mur s'était arrêtée. Régine avait trouvé une boussole, il la serrait, l'aiguille folle qui tournait sans fin... puis se figea d'un coup.

Il comprit.

La tempête était passée.

Mais personne n'osa bouger. Le silence était trop épais, trop chargé, comme s'il attendait quelque chose. Quand il devint insupportable, Lenny se leva enfin et posa une main sur l'épaule de Danny.

— Tu vas bien ?

— Ouais... fatigué, mais je crois que ça va mieux. Les antidouleurs, c'est vraiment bien.

— Tu en veux un autre ?

Danny hocha la tête, les yeux à peine ouverts. Lenny l'aida à avaler le comprimé, puis, une fois qu'il eut dégluti, il le redressa lentement, l'aidant à se mettre debout, sans forcer.

— *Vous... vous faites quoi ?* Demanda Del, encore ankylosée, la voix pâteuse.

— *Faut qu'on aille voir si c'est fini. Si le soleil s'est levé.*

— *Et on fait quoi, nous ?* Demanda Lou en s'approchant.

— *Vérifiez que tout le monde respire bien.*

Del acquiesça à peine et se pencha vers Jade tandis que Lou rejoignait Aurore. Leurs mains frôlaient les cous, cherchaient un souffle, un frémissement, mais les corps demeuraient chauds et inertes, figés dans un sommeil trop profond. Elles échangeaient un regard, attendaient un signe, puis recommençaient, obstinées, mues par un amour qui refusait d'abandonner.

À l'étage, Lenny et Danny avançaient lentement. L'odeur les frappa aussitôt : bois éclaté, plâtre humide, terre détrempée. Le salon n'était plus qu'une carcasse ouverte. Une partie du plafond s'était effondrée sur le canapé tordu, des poutres pendaient, une cloison révélait une cuisine disloquée. Le sol croulait sous les débris. Le vaisselier de Colette gisait, renversée, vaisselle brisée. Pourtant, un couloir tenait encore, une chambre restait fermée, presque intacte, comme épargnée par une force qui avait ravagé le reste de l'intérieur.

Ils ouvrirent la porte arrière. L'air du matin entra, lourd d'ozone et de terre brûlée. Dehors, le jardin n'existait plus. L'herbe arrachée, la boue noire luisante, le grand cerisier couché, racines offertes au ciel. Les arbres fruitiers brisés, la terrasse remplacée par un creux béant. Vers la grange, le toit avait été soufflé, les murs éventrés, les vieux outils éparpillés sous un ciel gris.

Danny s'arrêta près d'une flaque. Une goutte glissa d'une feuille d'un buisson. Il s'accroupit, observa l'eau entre ses doigts. Dans la lumière, une poussière infime miroitait, oscillant entre l'or et l'argent, comme un éclat venu d'ailleurs. Il resta un instant figé, troublé, puis se redressa lentement, le regard encore accroché à cette lueur étrange, la voix mate et lointaine.

— *Et maintenant ?*

Lenny ne répondit pas tout de suite. Il observait l'horizon, là où les arbres géants dessinaient des formes tordues dans la lumière crayeuse du matin. Sa mâchoire était contractée.

— *Ça semble calme... plus rien ne change, la gravité est revenue à la normal... Mais personne viendra nous chercher... on peut pas maintenir tout le monde en vie comme ça. Ils vont crever de faim, de soif, ou je sais pas quoi.*

— *Ça, on le sait depuis hier... je vois pas en quoi ça a changé.*

— *Ouais... eh bien... faut bouger.*

Danny le fixa, les sourcils froncés, les lèvres entrouvertes.

— *Avec tout le monde ?! Mais attends... on est que quatre. Et des enfants. Et... tous les autres qui bougent pas. Comment tu veux faire ?*

— *Je sais pas. En voiture ? Jérôme a toujours son minibus, non ?*

— *Dans le garage... si le garage est encore debout.*

Sans un mot, ils contournèrent la maison jusqu'au vieux garage de pierre. Le toit avait été arraché, il ne restait que des poutres brisées dressées vers le ciel. L'intérieur sentait le métal chauffé et le bois humide. Le minibus de Jérôme était intact, couvert de feuilles.

Lenny trouva les clés, les tourna. Rien. Pas un son. Danny essaya la berline, puis la Clio cabossée. Même silence. Sous les capots, les câbles étaient fondus, les boîtiers éclatés. Une odeur de plastique brûlé leur monta au visage : l'électricité semblait avoir disparu des machines. Lenny recula et frappa le capot du poing. Le bruit creux résonna dans le garage éventré.

— *Toutes mortes...*

C'était dit bas. Presque un souffle. Lenny fixa le vide quelques secondes, puis murmura.

— *Tu peux arranger ça ?*

Danny haussa un sourcil, un sourire triste au coin des lèvres.

— *Je veux bien être doué dans mon métier, mais là c'est impossible. On n'a aucun moteur disponible, rien à cannibaliser. Je peux rien faire.*

Lenny jura, à mi-voix, le regard encore braqué sur le minibus.

— *Et merde... on fait quoi alors ?*

— *Ça dépend. Tu veux les emmener où ?*

— *Je sais pas... l'hôpital.*

Danny se retourna vers lui, les bras ballants.

— *Tu rigoles ? Vous avez dit que Saulieu avait disparu. L'hôpital aussi...*

— *Oui mais, pas celui-là : celui de Lormes.*

Danny eut un rire sec, sans joie.

— *Lenny... c'est genre à vingt-cinq kilomètres. Comment tu veux qu'on fasse cette distance à pied ?*

Lenny ne répondit pas. Les enfants n'iraient pas loin, et ils ne pouvaient pas porter les dormeurs sur ce terrain ravagé, pas dans cet état. Ils finiraient par s'effondrer. Il baissa les yeux, cherchant une solution. Danny suivit son regard, puis aperçut, contre le mur, les vieux vélos électriques de Jérôme, achetés pour des balades jamais faites. Il s'en approcha, vérifia la batterie solaire. Le voyant clignota. Le système fonctionnait encore.

— *Tu fais quoi ?* Demanda Lenny en s'approchant.

— *Je pense à un truc... Si on colle les batteries pour faire tourner les roues et qu'on pousse tous, ça pourrait marcher.*

— *De quoi tu parles ? Pousser quoi ?*

— *Les charrettes.*

— *Pardon ?*

— *Ouais je sais, ça paraît con comme idée, mais écoute... si on allonge tout le monde dedans... enfin, ceux qui comate... et qu'on associe les deux charrettes, qu'on les colle ensemble, on pourra les transporter. Et quand les gosses seront trop fatigués, ils pourront monter à leur tour. À quatre, on pourra tracter. Et avec les moteurs des vélos branchés sur les roues, ça aidera. Ça sera long, pénible, mais possible.*

Lenny fronça les sourcils, les bras croisés. C'était fou.

— *Et tu pourrais vraiment faire ça ? Bidouiller un truc pareil, sur des charrettes du siècle dernier ?*

— *Faudra que je trouve un système de poussée, modifier les moteurs pour qu'ils fonctionnent avec les roues et pas les pédales, et voir pour alléger tout ça, renforcer certains trucs... mais ouais. Je peux.*

Lenny hocha lentement la tête. Il regardait les vélos, puis le ciel, puis les ruines autour d'eux. Il y avait dans son regard quelque chose qui ressemblait à une résolution nouvelle, un fil ténu de volonté qui se retendait enfin.

— *Ok. Faisons ça alors.*

Et ce fut tout. Pas de discours, seulement un plan fragile porté par deux hommes encore debout. Toute la journée, ils construisirent sans pause. Danny donnait des consignes précises, les autres suivaient, mains noircies, muscles tremblants. Les vieilles charrettes furent remontées, solidarisées en un long attelage articulé, renforcé avec des pièces arrachées aux voitures mortes. Les moteurs électriques survivants furent fixés sur les roues, reliés à un boîtier unique de démarrage et aux batteries solaires. Des cordes épaisses complétaient l'ensemble pour tracter.

Ils passèrent trois nuits supplémentaires au sous-sol. À l'aube du dernier jour de travail, ils installèrent les dormeurs sur des matelas, répartis pour équilibrer le poids. Vivres et outils furent calés contre les parois extérieurs, panneaux solaires vissés au-dessus. Même Toren fut harnaché pour tirer. Les plus grands prirent des cordes, les plus jeunes protégés au centre. Del et Lou se placèrent à l'arrière. En tête, Danny et Lenny s'attachèrent à la barre de traction. Au centre, la boussole de Régine pointait : vers l'ouest.

Ils s'étaient changés sommairement. Prêt pour le voyage. Le silence pesait. Il ne restait qu'une chose à faire : avancer.

Alors le périple commença. Lentement, péniblement. Mettre la charrette en mouvement fut un supplice : chargée de vivres et de dix-huit corps adultes, elle semblait rivée au sol. Il fallut une poussée collective, brutale, pour l'arracher à l'immobilité, après près de vingt minutes à essayer. Puis les moteurs répondirent, un ronronnement fragile, et les roues tournèrent enfin. Chaque pas restait une épreuve.

Très vite, les enfants faiblirent. Les adultes aussi. Lenny serrait les dents, Danny boitait, pâle sous l'effet d'un antidouleur trop faible. Del sentait son corps crier. Ses bras tremblaient, ses jambes brûlaient. Son poids lui pesait plus que jamais, rappel cruel de ses limites. *"Je suis trop... grosse."* La honte lui montait à la gorge, métallique. Mais elle tenait. Pas comme Lenny. Pas même comme Danny. *"Comment Danny fait avec sa blessure ?"* Et pourtant elle tenait, par nécessité, par amour.

Après quatre heures de calvaire, la forêt apparut enfin devant, massive, presque vivante. Mais à mesure qu'ils approchaient, un grondement sourd monta. Le sol vibra. Les feuilles frémissaient sans vent. Lenny leva la main. Danny coupa les moteurs. Le silence tomba.

Puis Toren aboya.

— *Dans la charrette, les enfants !* Grogna Lenny sans crier.

Les enfants lâchèrent les cordes d'un même mouvement et coururent vers la charrette, haletants, les yeux dilatés par une peur qu'ils n'osaient pas nommer. Les quatre adultes prirent position aux angles de la charrette, poings serrés sur des armes dérisoires : une batte cloutée, un vieux katana émoussé, des couteaux de cuisine, un manche de pioche fendu. Ridicules face à ce qu'ils redoutaient tous en silence. *"Si c'est lui..."*, le sanglier titanesque, aucune lame n'aurait suffi, pas même pour l'effleurer.

Mais ce ne fut pas lui.

Ce qui sortit de la forêt n'avait rien d'une menace identifiable. Une silhouette immense, fluide, adapté à l'échelle des arbres géants, *"un... un... élan ?"*, presque irréelle dans la lumière laiteuse filtrant entre les troncs. Puis d'autres derrière lui, avançant lentement, comme au rythme d'un rituel ancien. Le sol vibrait sous leurs pas comme une résonance profonde.

Ils émergèrent un à un dans la clairière. Des créatures semblables à des cervidés, mais d'un autre règne. Le premier mâle dominait, gigantesque, arrivant à mi-hauteur des arbres colossaux ; plus grand qu'un immeuble, masse silencieuse au pelage lisse, blanc aux reflets bleutés, presque translucide.

Chaque pas soulevait une nuée de particules étranges, colorés, tournoyant autour de lui. Sa crinière, pareille à un nuage d'argent, glissait le long de son encolure en volutes légères, mais se dissipait comme brume sous le vent, presque irréelle : immatérielle au regard, et pourtant indéniablement présente.

Et ses innombrables bois, immenses, plus longs qu'un bateau de croisière, droits, reliés les uns aux autres, étaient couverts de mousse et de fleurs, semblant capter une vie invisible. Il avait quatre queues terminées de plumeaux gris, brumeux comme s'ils n'étaient pas tangibles.

Tous lui ressemblaient. Leurs yeux entièrement gris, sans sclère ni pupille, ne regardaient pas : ils percevaient. Derrière lui, des dizaines d'autres suivaient, plus graciles. Tous portaient au front un cercle noir marqué d'un entrelacs de symboles, semblable à celui du sanglier.

Ils ne chargèrent pas.

Ils passèrent simplement, lents, immenses, silencieux, comme un cortège sylvestre sorti d'un rêve. Les humains restaient figés. Del ne sentit même pas son arme glisser de ses doigts et tomber au sol. *"Ce monde n'est plus le nôtre."* Elle le savait déjà, mais ne voulait pas le croire. Les enfants, eux, semblaient fascinés, baignés dans cette lumière opaline. La peur s'était muée en émerveillement.

Ce fut Lison qui parla la première.

— C'est des dieux ?

Elle avait murmuré. Mais tous l'avaient entendue. Et tous l'avaient regardée. Personne ne répondit. Pas vraiment. Il était évident que non. *"Et pourtant..."*, aucun ne trouva la force de le dire à voix haute. Lenny se contenta de reprendre sa position à l'avant, lentement, les mâchoires serrées. Danny le suivit, les traits tirés, avant d'inhaler dans un souffle presque moqueur.

— Et on doit rentrer dans la forêt... et croiser d'autres choses qu'on n'imagine même pas encore ?

Lenny ne répondit pas. Il fixa l'ombre épaisse des troncs, puis tourna lentement la tête vers Del et Lou. Il n'eut pas besoin de parler. Son regard suffit. Elles comprirent, se mirent en place, et les enfants imitèrent le mouvement. Ils repartirent et entrèrent dans l'immensité de la forêt.

Plus ils avançaient, plus Del sentait que ce n'était pas un simple paysage transformé. C'était un autre monde. Elle avait cru connaître la nature du Morvan, ses forêts, ses sentiers balisés, son ordre discret. Mais ici, rien n'était contenu. La forêt débordait, indomptable. Chaque bruit semblait porteur de sens, chaque souffle chargé d'intention.

Le sol grouillait sous leurs pas : vers translucides, fourmis aux mandibules démesurées, mille-pattes métalliques, cloportes luisants, créatures aux yeux trop nombreux. Elle avait d'abord eu un haut-le-cœur. Mais aucun ne les toucha. Ils les contournaient, comme s'ils savaient. Peu à peu, le grouillement devint presque normal.

La flore troublait davantage encore. Fougères, mousses, champignons semblaient réagir à leur approche : certaines feuilles se repliaient, d'autres s'inclinaient, une liane oscillait, un cercle de champignons s'ouvrait comme une bouche. Rien d'agressif, seulement des mouvements lents, sensibles. Ici, tout paraissait conscient, attentif.

Del ne savait plus si elle devait craindre ou accepter. *"Ce monde nous observe?"*. L'idée la rendait nerveuse. Alors elle se tut, gardant pour elle ses doutes et ses peurs. Et elle regardait, fasciné par ce qui l'entourait.

La forêt s'étendait à perte de vue, immense et indomptable, hérissée d'arbres colossaux dont les troncs semblaient soutenir le ciel lui-même, tandis qu'entre eux proliférait une flore foisonnante. Le relief ne cessait de changer, tantôt vallonné, tantôt étrangement plat, donnant l'impression que la terre respirait sous leurs pas.

Ils semblaient minuscules face à cette démesure végétale, avalés par la verticalité des géants et la densité du sous-bois. Même lorsque certains arbres retrouvaient une taille plus ordinaire,

ou que des plantes plus communes s'invitaient entre les racines, tout demeurait envahi, saturé, vibrant d'une vie sauvage et compacte.

Où qu'elle pose le regard, il n'y avait que nature: dense, entremêlée, débordante, un enchevêtrement d'espèces passant de fleurs aux écorces, des buissons aux lianes, des insectes à formes presque étrangères, comme surgis d'un autre règne. Rien n'était vide. Tout poussait, rampait, bruissait. Tout existait à la fois.

La journée avançait, écrasante. Del ne sentait plus rien de précis dans son corps, seulement une fatigue lourde, moite. Chaque pas arrachait un souffle, chaque mouvement réveillait une douleur : dos, genoux, nuque. L'air était collant, presque irrespirable. Autour d'elle, tous s'épuisaient. Ils échangeaient les places en silence, tiraient, poussaient. Les enfants, rouges et vidés, montaient un à un dans la charrette. Même Toren, tirant devant, ralentissait.

La progression était hachée, freinée par les racines, la mousse, les pentes traîtresses. Ils ignoraient la distance parcourue. *"Deux kilomètres ? Dix ?"*. Del doutait. *"Et si Lormes n'existait plus ? Si l'ouest n'était qu'une illusion ?"*. L'idée n'était plus une peur, mais une possibilité.

Il y avait aussi la crainte du sanglier. Ou pire : d'autres créatures encore. Une forêt si vaste ne pouvait abriter que deux espèces. Ils n'étaient rien ici, intrus fragiles, miniatures, au milieu d'un monde qui ne les reconnaissait pas.

Del se sentait minuscule. *"Je ne suis pas faite pour ça..."*. Les larmes montèrent, silencieuses. Elle enviait presque les endormis, leur repos, leur inconscience.

Elle aurait voulu être à leur place.

Naëlle, avec sa force et son instinct, n'aurait pas pleuré. Elle aurait soutenu Lenny, trouvé une solution. Cette pensée fissura Del. Pas par jalousie, mais par lucidité. Alors elle pleura en silence, tournée vers l'ombre pour que Danny ne voie rien. Les larmes brûlaient, sa gorge se nouait. Elle ne vit pas la racine. Son pied accrocha, son corps bascula. Elle s'écrasa, la tête contre une pierre, la lèvre éclatée.

Le groupe s'arrêta. Danny posa un genou, tendit la main. Del, honteuse, l'écarta brusquement. Puis elle croisa son regard. Pas de jugement. Seulement une inquiétude sincère. Cela la brisa davantage. Elle baissa les yeux, et sa voix trembla.

— *Dé... désolé Danny, je...*

Il secoua doucement la tête, sa main toujours tendue, mais sans insistance.

— *T'en fais pas. On est tous épuisés. Je t'aide à te relever ?*

Elle acquiesça sans un mot. Il la tira lentement, avec prudence, sans brusquerie. Son genou craqua, son dos se redressa, ses muscles hurlèrent, elle essuya du revers de la main sa lèvre fendue, le sang qui avait coulé jusqu'à son menton. Lenny, à l'arrière, avait vu le mouvement, le ralentissement soudain, et sa voix résonna, tendue, entre les troncs.

— *Qu'est-ce qui se passe devant ?*

Danny ne répondit pas tout de suite. Il regarda Del, essoufflée, le visage rouge, encore tremblante, les larmes coulantes.

— *On fait une pause. Dit-il enfin. J'en peux plus. J'ai trop mal, on s'arrête.*

Un silence dense suivit, comme si l'épuisement devait être nommé pour exister. Les cordes tombèrent, les muscles lâchèrent. Ils s'assirent là où leurs jambes avaient cédé, sur des pierres ou le sol humide. Personne ne parla. Ils burent une eau tiède, mangèrent quelques biscuits et fruits secs, juste pour tenir.

Les enfants dormaient déjà dans la charrette, épuisés. Seules Alix et Kamila descendirent. Kamila tendit un mouchoir à Del, qui essuya ses larmes et le sang à sa lèvre. *"Misérable."* Elle

n'eut même pas la force de remercier. Quand elle croisa le regard de Danny, la honte remonta. *"Il est gravement blessé lui... moi j'ai que vingt kilos en trop... et je tiens pas..."*. Mais il lui offrit un sourire simple : « je suis là ».

Lou, elle, vérifia la plaie de Danny. Les points tenaient à peine, la peau gonflait. Rien à faire. Il le savait. Il prit la main de Lou et hocha doucement la tête.

— *Laisse tomber, ça ira.*

Lenny ne s'était pas assis. Il tournait autour de la charrette, nerveux, scrutant les ombres, les branches immobiles. Il sentait la nuit approcher, lourde et hostile. Les autres faiblissaient, mais s'arrêter ici, sans protection, lui semblait pire encore.

Soudain, Toren hérissa ses poiles, crocs visibles, grognement sourd. Lenny il se figea.

Entre deux troncs, il avait vu quelque chose. Il recula lentement, passa devant Danny sans un mot et saisit sa batte cloutée. Danny, tendu par ce silence, fronça les sourcils.

— *Lenny ?*

Mais Lenny leva la main, un doigt sur les lèvres. Le silence tomba aussitôt. Les souffles se coupèrent, les corps se figèrent. Puis Del l'entendit : un froissement léger, un craquement trop lent, trop précis. Ce n'était pas une fuite. C'était une approche. Mesurée. *"Quelque chose avance, et ce n'est pas animal..."*.

Tous tournèrent la tête d'un même mouvement, muscles tendus. Del sentit sa gorge se nouer, la peur lui creuser le ventre. Elle se leva sans réfléchir malgré les courbatures. Danny saisit le vieux katana de collection et se plaça devant Lou, jambes fléchies. D'un geste bref, il intima à Kamila et Alix de rejoindre la charrette. Elles s'y glissèrent, en dessous, collé à la terre, en silence.

Les regards convergèrent vers la faille entre deux troncs.

Et là... ils le virent.

Il ne surgit pas. Il entra dans leur champ de vision avec une lenteur insupportable, comme si la forêt s'écartait pour lui. Il ne marchait pas, il pesait. Chaque pas écrasait la mousse, faisait gémir les branches.

Près de trois mètres. Une masse droite, compacte, bâtie comme un bastion.

Humanoïde. Bipède. Mais pas humain.

Sa peau grise-sombre, épaisses, son torse nu, colossal, portait cicatrices et tatouages noirs, comme des marques de batailles anciennes. Ses bras semblaient capables de briser la pierre, protégés par des plaques d'armure gravées de spirales et de visages figés. À ses jambes, des bottes d'alliage noir incrustées d'obsidienne. Chaque pas vibrait dans le sol, contractant ses muscles.

Un masque de métal brut couvrait le bas de son visage, sculpté de crocs figés. Mais ses yeux... Deux iris violettes, fendus d'une pupille ronde, cernés de sclères noires. Sur son front, *"im... possible ?"*, des cornes massives, recourbées et gravées de symboles, des anneaux métalliques tintaient faiblement à chacun de ses mouvements, comme des souvenirs accrochés à l'os. Une crête noire rasée sur les côtés tombait en tresse lourde, cerclée de métal. Autour de ses hanches, un pagne rouge sombre aux motifs violets révélait des cuisses larges comme des torsos humains. À sa ceinture pendait une dague recourbée. Dans son dos, une épée gigantesque, veineuse, presque vivante.

Il n'avait pas besoin de la brandir.

Son corps suffisait.

Pour Del, il avait la puissance d'un, "*minotaure... ?*", mythique, ancien, mais maîtrisé. Ses cornes, sa stature, sa queue sombre qui ondulait lentement derrière lui... chaque détail hurlait l'hybride humain-animal.

Une chose née pour combattre.

Une certitude de violence.

Del sentit le sang quitter son visage, une peur glaciale remonter le long de sa nuque et lui nouer le ventre. Ce n'était pas un frisson, mais une terreur archaïque, viscérale. Il n'avait même pas besoin de les regarder pour les dominer. Il avançait simplement, et sa présence imposait une menace muette, souveraine, bien différente de la rage brute du sanglier. "*Un homme ? Un taureau ? Un démon ? Un dieu ?*". Elle n'aurait su le dire. Le silence était si dense qu'elle entendait son propre cœur cogner contre sa gorge. Même les fillettes sous la charrette retenaient leur souffle.

Del recula malgré elle.

Une brindille craqua sous son pied, et ce bruit infime éclata dans la tension comme un coup de tonnerre.

Il s'arrêta à une dizaine de mètres. Immobile. Ses mains épaisses pendaient le long de ses flancs. Il ne faisait rien, et pourtant tout son silence pesait. Lentement, il inclina la tête, puis pivota vers eux. Ses yeux violets les capturèrent tous en même temps. Ce regard fixe, sans clignement, ne se contentait pas de voir : il sondait, pesait leurs peurs, leur volonté. Le temps se distendit. Personne ne bougea. Ni Lenny. Ni Danny. Ni Lou.

Il souffla. Une brume sombre s'échappa du masque.

Del vacilla, ses épaules cédèrent d'un rien. Elle recula, un pas, un autre, encore, tremblante, et ses yeux à lui s'arrêtèrent sur elle seule.

Une seconde entière.

Suffisante.

Toren bondit.

Le chien aboya et fonça, crocs dehors, mû par une loyauté aveugle.

L'être ne broncha pas. Il inspira longuement, puis hurla à son tour. Un cri épais, caverneux, qui vibra dans l'air et jusque dans la terre. Del pleura. Toren s'arrêta net, couina de peur, recula en trébuchant, puis s'enfuit, brisé par une terreur, un instinct pur.

Et Del céda.

Son corps se retourna avant sa pensée. Elle courut, "*fuis...*", trois pas désordonnés, tomba, "*fuis... !*", poussa la mousse avec ses mains, se releva, "*fuis!!*", courra encore, la respiration arrachée.

Lenny tourna la tête pour la suivre du regard, déçu, perdu, puis aperçut Lou reculer d'un pas en arrière, vacillée, tétanisée, les yeux grands ouverts devant elle. Puis il ramena les yeux devant lui. Le monstre.

Il était là.

À quelques centimètres.

Le bras levé, la main immense prête à saisir.

Il n'avait fait aucun bruit.

Il était à dix mètres.

Et maintenant il était là, devant lui.

Fin de l'extrait

Roman disponible intégralement sur le site
Raven Nox Edition

<https://www.raven-nox-edition.fr/>